

# **LA FINTA GIARDINIERA**

**de Mozart**

**Mise en scène David Lescot**



*Revue de presse (extraits)*

L'AMOUR DU CLASSIQUE. LA PASSION DE L'EXCELLENCE

# DÍAPASON

L'AMOUR DU CLASSIQUE, LA PASSION DE L'EXCELLENCE

## Florissante Finta Giardiniera de Mozart à l'Opéra de Lille

21/03/2014 - Critiques



On ne se lasse pas de voir reflourir ici ou là [La Finta Giardiniera](#) (1775), qui déjà porte en germes les promesses du grand Mozart lyrique, l'art de greffer sur l'*opera buffa* les profondeurs du *seria*, un théâtre des âmes et des passions bucolique et rafraîchissant.

### Tact, esprit et humour potache

Metteur en scène adepte du mariage entre parole et musique, **David Lescot** s'est manifestement approprié la partition pour en saisir la pulsation, la respiration naturelle, les nuances et les ruptures. Dans l'élégant patio du Podestat, le déplacement incessant des plantes en pot dit bien le carcan des conventions sociales, la fragilité des situations et des rapports entre les êtres, qui se recomposent en permanence. La nuit tombe au sens propre comme au figuré sur le plateau (coup de théâtre du plus bel effet !) gagné par une nature vierge et folle à la fin de l'acte II, quand la raison de la « fausse jardinière » et de l'amant retrouvé – le Comte Belfiore, qui l'avait jadis laissé pour morte – divague. Tout cela est réglé avec tact, esprit et un sens de l'humour gentiment potache — Arminda sabre les tournesols dans sa furie, les jardiniers jouent au badminton avec le voile de la mariée, etc.

### Distribution relevée

En fait le geste visuel ne surligne guère et même parfois se cache, comme on le ferait dans un bosquet à la française, derrière la peinture mozartienne des caractères : c'est une heureuse intuition, surtout avec une distribution aussi relevée. **Carlo Allemano** (le Podestat) a la stature et la maturité de son rôle de vieux barbon barytonnant, et une présence scénique irrésistible. A ses côtés, deux beaux fruits de l'Atelier lyrique de l'Opéra de Paris : **Maria**

**Savastano** est parfaite de style, de son et de ton en *Serpetta*, l'une des plus belles représentantes de la galerie mozartienne de soubrettes délurées ; **Marie-Adeline Henry** profère avec beaucoup de chic et d'assurance les colères d'**Arminda**. Un vent de liberté souffle dans le gosier du baryton **Nikolay Borchev** (Nardo), et **Marie-Claude Chappuis** est dans son jardin en Ramiro, rôle travesti qu'elle a récemment gravé pour René Jacobs (HM) et dont elle trouve les ressorts les plus touchants dans un *Dolce d'amor compagna* chanté dans l'ombre portée des feuillages. Le ténor **Enea Scala** paye comptant dans le bouffe et caricatural « Catalogue » de son Belfiore, mais sait se faire plus gracieux dans le duo d'amour du III. Sa marquise a les plus charmants attraits, ceux de la soprano américaine **Erin Morley**, si musicienne et légère à souhait dans sa cavatine en apesanteur *Geme la tortorella* : vivement sa Konstanze (*L'Enlèvement au sérail*), l'automne prochain, à l'Opéra de Paris !

## **Fosse sonore**

Quant à **Emmanuelle Haïm**, elle fête les dix ans de la résidence de son Concert d'Astrée à Lille avec une humeur qui sied plutôt bien à ce Mozart d'entre-deux-âges. Dans cette fosse sonore éclate encore la vitalité de la jeunesse, que le geste net de la cheffe leste du poids de la maturité naissante, comme ombrée par les premiers tourments et désillusions.

**La Finta Giardiniera de Mozart. Lille, Opéra, le 20 mars. Autres représentations lilloises les 22, 25, 27 et 30 mars. Puis à Dijon (Auditorium) les 9 et 11 avril.**

## Lille : «La Finta Giardiniera», opera buffa de Mozart par Emmanuelle Haïm

Publié le 15/03/2014

JEAN-MARIE DUHAMEL

**Ce n'est pas l'opéra le plus donné de Mozart, loin s'en faut. C'est même l'un des plus méconnus, peut-être parce que signé en 1775 d'un compositeur d'à peine 19 ans qui n'est pas encore celui qui donnera les chefs-d'œuvre absolus que sont Les Noces, Don Giovanni ou La Flûte enchantée. Raison de plus pour se réjouir que l'opéra de Lille en propose une nouvelle production.**



Cet après-midi de la semaine dernière, les solistes travaillent sur le plateau sous la direction du metteur en scène, David Lescot. Dans la fosse, un seul clavecin, Emmanuelle Haïm est avec l'orchestre du Concert d'Astrée dans le studio du cinquième étage. Au pied de la scène et dans la galerie du premier, une armada de techniciens s'affaire pour les réglages lumières et les déplacements des chanteurs-acteurs, l'organisation du décor, notamment des plantes, arbustes et outils de jardinage qui peuplent la serre, cadre de l'intrigue.

Après de solides *Noces de Figaro* en 2008, Emmanuelle Haïm revient donc à Mozart, cette fois en compagnie de David Lescot, metteur en scène de théâtre aujourd'hui en pleine

actualité parisienne (mais aussi auteur et musicien de jazz) qui avait fait ses débuts dans le lyrique ici-même à l'opéra de Lille avec un très réussi *Rake's Progress* (Stravinski) en 2011.

## **Galanterie du XVIIIe siècle**

Cette *Finta Giardiniera* (*Fausse jardinière*) n'est pas une fantaisie champêtre mais un *opera buffa* tournant – virevoltant – autour d'une intrigue improbable, de rebondissements inattendus, de séductions-ruptures, de personnages à multiples facettes dans la plus belle tradition de la galanterie du XVIIIe siècle. « *Une histoire de fous, on n'y comprend rien !* », s'amuse Emmanuelle Haïm. Surtout, une partition éblouissante, pas seulement légère mais virtuose qui annonce le Mozart de la maturité, assure-t-elle.

Paradoxalement, ce compositeur d'à peine 20 ans parvient à donner « *un panorama saisissant du comportement amoureux* » où l'on retrouve autant Goldoni, Marivaux mais aussi Sade et la naissance du romantisme, assure David Lescot: un vieux barbon (le Podestat), une amoureuse délaissée (la Jardinière), une soubrette (Serpetta) qui ne sont pas forcément ce qu'on pense qu'ils sont. Sept personnages incarnés ici par des solistes de la jeune génération – « *des bébés, mais des bébés brillants* », souligne Emmanuelle Haïm –, une Américaine, une Argentine, deux Italiens, un Biélorusse, deux Françaises, passés par les grandes scènes internationales. Tout un monde à mener dans une partition aérienne dont il faut, dit David Lescot, trouver « *le mouvement* ».

### **« Viva Maestro »**

Dans une lettre à sa mère, le 14 janvier 1775, au lendemain de la création de la *Finta* à Munich, Mozart écrit : « *Dieu soit loué ! Mon opéra a été mis en scène hier et il a eu un tel succès que je suis dans l'impossibilité de décrire à maman les applaudissements. Le théâtre était tellement plein que bien des gens ont dû retourner chez eux. Après chaque air, il y eut un vacarme effrayant d'applaudissements et de cris Viva Maestro...* »

**Six représentations du 17 au 30 mars, à 19h30. De 5 à 67 euros. Dimanche 30 (16h), les parents pourront laisser leurs petits (4-12 ans) à l'atelier «400 coups» (0820 48 9000).**

**Mardi 25 mars (19h30), France TV CultureBox, chaîne numérique de France Télévisions, retransmettra l'opéra en direct ainsi que sur Medici TV. Les 9 et 11 avril, représentations à l'opéra de Dijon.**

## Avec La Finta Giardiniera, le printemps s'invite à l'Opéra de Lille !

22 mars 2014 Par [Audrey Chaix](#) | 0 commentaires

*Mozart avait 18 ans lorsqu'il a écrit La Finta Giardiniera : au regard de la précocité du jeune prodige, on ne peut plus parler ici d'œuvre de jeunesse, mais il ne s'agit pas non plus d'une œuvre de maturité à l'image de Don Giovanni, Les Noces de Figaro ou Così Fan Tutte. Cela explique peut-être pourquoi La Finta Giardiniera est moins donnée que ces œuvres magistrales du répertoire lyrique. David Lescot et Emmanuelle Haïm, encouragés par Caroline Sonrier, directrice de l'Opéra de Lille, ont voulu rendre à la Finta ce qui appartient à Mozart : impossible de ne pas se répéter, en sortant de cette production, qu'ils auraient eu tort de s'en priver.*



Raconter l'intrigue de La Finta Giardiniera est un exercice difficile, et il n'est de toute façon pas très pertinent. Lors de la conférence de presse, David Lescot (mise en scène) et Emmanuelle Haïm (direction musicale) ne s'y sont pas risqués, et se sont contentés de la résumer ainsi : « une histoire de fou ». Une marquise déguisée en jardinière, une femme de chambre amoureuse de son maître, ce dernier amoureux de la jardinière (fausse, la jardinière – d'où le titre), un valet caché en jardinier amoureux de la femme de chambre, la nièce du barbon bien décidée à épouser une jeune comte qui, lui, court après la marquise... c'est bien l'amour qui est au centre de cet opéra, et si l'on comprend assez vite comment tout cela va finir, ce qui importe vraiment, c'est le chemin parcouru par chacun des personnages dans cet opéra bouffe qui cache aussi de beaux instants de noirceur.

La production proposée par David Lescot et Emmanuelle Haïm prend le parti de la fraîcheur et de la jeunesse, et cela fait plaisir à voir. Le personnage principal de l'opéra, c'est peut-être ici le jardin, qui envahit le plateau sous forme de fleurs et d'arbustes, de haies et de pelouse... des jardiniers vont et viennent au fur et à mesure que l'intrigue se noue et se dénoue, et le tournesol placé devant le cœur changeant du comte Belfiore ou la plante carnivore qui suit la vénéneuse Arminda ne semblent pas posés là par hasard... La forêt dans laquelle se perd Sandrina est plus vraie que nature – et le changement de scène entre les jardins du podestat et cette sombre forêt est ingénieux à couper le souffle. On est d'ailleurs plongés dans cette ambiance très bucolique dès son arrivée à l'opéra, puisque ses espaces publics ont subi une véritable métamorphose pensée par les étudiants du lycée horticole de Lomme (non loin de Lille).

Des petites touches de modernité viennent apporter des pointes d'humour qui soulignent avec intelligence l'écriture musicale de Mozart : la fausse jardinière porte des bottes en caoutchouc jaune alors que la femme de chambre arbore des Doc Martens rose fluo, on aperçoit des téléphones portables glissés dans des poches... Mais le plus grand succès de la mise en scène,

c'est que David Lescot met le théâtre au service de la musique : les chanteurs peuvent donc jouer avec une grande simplicité alors qu'ils vocalisent.

Erin Morley incarne une adorable fausse jardinière, craquante entre deux mimiques facétieuses. A ses côtés, Enea Scala interprète un Comte Belfiore qui n'a pas peur du ridicule – et qui ressemble à s'y méprendre à l'acteur américain Bradley Cooper. Le reste de la troupe est délicieux d'espièglerie, et la bonne humeur qui règne sur le plateau se transmet à la salle comme un feu follet. Et cela s'entendait dans les applaudissements qui ont salué cette délicieuse fausse jardinière lors de la première.

Photos : © Frédéric Iovino



## La Finta Giardiniera (Opéra de Lille - 2014) DVD

Erato publie en Blu-ray et DVD la peu connue *Finta Giardiniera* de Mozart coproduite par les Opéras de Lille et Dijon. Emmanuelle Haïm, à la tête de son Concert d'Astrée, dirige une brillante équipe de chanteurs mis en scène par David Lescot : Enea Scala, Erin Morley, [Marie-Adeline Henry](#), Marie-Claude Chappuis, Nikolay Borchev, Maria Savastano et Carlo Alemanno. La production a été filmée par Jean-Pierre Loasil à Lille en mars 2014...



*La Finta Giardiniera* mis en scène par David Lescot et dirigé par Emmanuelle Haïm à l'Opéra de Lille. © Frédéric Iovino

Il arrive que certaines mises en scène révèlent un opéra. Celle de David Lescot, homme de théâtre dont c'est la première mise en scène lyrique, est de celles-ci. *La Finta Giardiniera* n'est ni le plus joué ni le plus aimé des opéras du divin Mozart. Avouons que les chassés-croisés sentimentaux du livret exprimés sur le mode "opera buffa" 3 heures d'horloge durant nous avaient toujours échappé. Composé après le très "seria" *Lucio Silla*, lui aussi révélé par un metteur en scène de théâtre - Patrice Chéreau en 1984 -, *La Finta Giardiniera* n'est pourtant pas éloigné du schéma immuable des opéras de Handel qui, eux, ont déjà eu droit à plusieurs productions mémorables. Là comme ici, le parcours obligé "A qui aime B qui aime C qui aime..." conclu par une scène heureuse obligée sur le merveilleux pouvoir de l'amour est loin de toucher au cœur comme le feront *Idoménée* en 1781 ou *L'Enlèvement au sérail* en 1792. Mais voilà que, dans cette récente version filmée à l'Opéra de Lille, de la première



image à la dernière, on se passionne pour *La Finta Giardiniera*. On rit, on pleure, on pense et on ressort transformé. Que s'est-il passé ?

Le premier mérite de David Lescot est d'avoir su rendre lisible une intrigue digne d'un opéra de Vivaldi. Pour ce faire il a l'idée aussi simple qu'imparable de nous donner à voir la scène primitive, celle qui s'est déroulée avant la première note dont va découler toute l'intrigue. En l'absence de cette révélation, on avait jusque-là toujours navigué à vue jusqu'au beau mitant de l'Acte II, Mozart et son librettiste attendant plus de deux heures pour nous révéler l'identité de leur fausse jardinière. Un twist trop tardif qui interdit toute empathie face aux motivations de personnages fantoches.



Marie-Adeline Henry (Arminda) et Enea Scala (Belfiore) dans *La Finta Giardiniera* à l'Opéra de Lille en mars 2014. © Frédéric Iovino

David Lescot montre donc, sur l'introduction véhémente de l'*Ouverture*, la scène intime au cours de laquelle le Comte Belfiore abandonne sa maîtresse, la marquise Violante Onesti, qu'il croit avoir tuée dans un accès de jalousie. Celle-ci, ressuscitée, se travestit en jardinière et, sous le pseudonyme de Sandrina, va tout faire pour récupérer l'amour de Belfiore... On pourrait croire que, tout en facilitant l'accès du spectateur à l'intrigue, l'initiative de David Lescot va tuer le suspense de la révélation. Or il n'en sera rien. L'essentiel est ailleurs, dans les arcanes de la passion amoureuse, avec des personnages devenus de chair et de sang.

Bénéficiant d'une équipe de chanteurs-acteurs hors pair, David Lescot signe un spectacle sexy, poétique et aussi hilarant qu'émouvant. Un spectacle qui est aussi un très subtil choc esthétique. Avec les lumières magnifiques de Paul Beaurailles, il installe l'intrigue d'une œuvre qui commence comme d'autres finissent, dans une poétique unité de temps défilant de la lumière du jour au crépuscule, de la nuit profonde à l'aube qui suit. La folle journée est aussi une folle nuit. L'Acte I est un incessant défilé de plantes, de pots, de haies et de brouettes, qui, en sus de leur apport décoratif, sont hautement signifiants : ainsi l'impérieuse Arminda, prompte à décapiter les tournesols d'un revers de fouet, est-elle accompagnée en scène par d'ironiques plantes carnivores... Tous les personnages sont de même impeccablement caractérisés par l'intemporalité de ravissants costumes, tous blancs. À la fin de l'Acte II, un affaissement spectaculaire de l'ingénieux décor d'Alwyne de Dardel nous transporte dans la teneur cosmique d'une forêt sous une voûte étoilée. Le bonheur est total, jamais terni par un filmage littéralement amoureux, auquel rien n'échappe. La caméra de Jean-Pierre Loïsil n'a rien à envier à celle du maître en la matière, François Roussillon.

Tout esthétique et vivante qu'elle soit, la mise en scène de David Lescot respire la musique, tire parti de chaque note, et ne fait qu'une bouchée des da capo, casse-tête de bien de ses confrères. Il n'est qu'à voir la façon dont il utilise la conclusion du "*Care pupille*" de Belfiore à l'Acte II lorsque, derrière la haie, celui-ci embrasse une main qu'il croit être celle de Sandrina. On devine que les chanteurs de cette distribution sont un cadeau pour le metteur en scène. La partition de Mozart est exigeante pour tous, mais chacun s'y jette avec une lumineuse gourmandise.

Que ce soit la tonique et brillante Serpetta de Maria Savastano, le Nardo de Nikolay Borchev dont on avait déjà beaucoup goûté le baryton subtilement timbré dans le récent *Don Pasquale* de Glyndebourne, et le Podestat imposant de Carlo Alemano. [Marie-Adeline Henry](#) est une éblouissante Arminda dont l'impeccable ligne de chant ne vacille jamais. On garde une tendresse émue pour le Ramiro de Marie-Claude Chappuis, dont le mezzo très maîtrisé nous étreint particulièrement dans la "*Dolce d'amor compagna*" qui précède le basculement dans la nuit. Et l'on réserve dans notre brouette de spectateur conquis une brassée de lauriers pour les deux héros : la Sandrina/Violante d'Erin Morley, tour à tour espiègle et touchante (très beau "*Gemme la tortorella*"), et davantage encore pour le bien nommé Belfiore d'Enea Scala, véritable révélation de l'entreprise. Doté d'une voix aux moyens spectaculaires qu'il maîtrise sans démonstration, la fibre comique du jeune ténor italien fait merveille dans tous les degrés d'un personnage qu'il parvient à ne jamais faire basculer dans la caricature. Enea Scala est à la fois le personnage et le regard porté sur lui-même, l'amoureux sincère et sa parodie. C'est à la fois brillant, parfaitement tenu. Du reste, ces qualités sont à porter au bénéfice de tous les personnages de ce spectacle roboratif dont la mécanique parfaitement huilée dit beaucoup, mais sans cynisme, sur l'amour et ses dérangements.

La partition, on s'en doute, est pareillement choyée par la direction hédoniste, aux tempi toujours justes d'un Concert d'Astrée virtuose et même tranchant avec ses cuivres en majesté. Avec l'apport d'un piano-forte pour les récitatifs, Emmanuelle Haïm met parfaitement en valeur tous les clairs-obscurs de cet opéra dit "de jeunesse", se plaisant à débusquer sa maturité naissante et à maintenir un intérêt constant pour cet opéra méconnu. David Lescot et Emmanuelle Haïm aiment l'œuvre et nous la font aimer. Osmose de la fosse et de la scène, cette *Fausse jardinière* est en fait une vraie révélation.

